



Exposition

23 janv. – 20 mars 2021

TISSUS URBAINS

Larissa Fassler

LA GALERIE,
CENTRE D'ART
CONTEMPORAIN
DE NOISY-LE-SEC



TISSUS URBAINS

Larissa Fassler

Dans une dynamique fortement influencée par la sociologie et l'architecture, Larissa Fassler (née en 1975, vit et travaille à Berlin) déploie un vocabulaire artistique qui permet de révéler simultanément l'organisation architecturale et la sédimentation sociale et politique de lieux publics urbains. Elle impulse à cette analyse une dimension organique et subjective qu'elle synthétise en de grandes compositions graphiques, maquettes ou sculptures. Stations de métro (Gare du Nord à Paris, Alexanderplatz à Berlin), places et agoras (Place de la Concorde à Paris, Taksim square à Istanbul, Kottbusser Tor et Moritzplatz à Berlin, Columbus Circle à New York) deviennent ainsi les sujets d'une relecture sensible qui interroge l'altérité et les interactions sociales, ainsi que notre rapport à l'espace public.

À Noisy-le-Sec, lors d'une résidence durant laquelle elle a organisé de nombreux ateliers avec les habitant·e·s, Larissa Fassler s'est concentrée sur le quartier immédiat de La Galerie, et notamment l'esplanade Simone-Veil. Elle a ainsi réalisé une maquette de grande échelle des tours qui ceinturent le centre d'art : si l'avant des structures reprend les détails architecturaux de ces constructions des années 1970, leurs revers consistent quant à eux en un motif hybride inspiré par les vêtements (marques, motifs textiles...) que portent les usagers de ce quartier à la population très riche et variée. Les visiteurs et visiteuses sont invité·e·s à déambuler dans cette installation, telle une scène de théâtre reflétant le tissu urbain environnant. Présentée à même l'un des murs de l'exposition, une grande carte de Noisy-le-Sec permet aux visiteur·se·s de reporter leurs visions et impressions de la ville, faisant évoluer cette représentation orthonormée qu'est celle du plan urbain.

Cette exposition bénéficie du soutien du Conseil des arts du Canada et du Centre culturel canadien de Paris.

En parallèle, la Galerie Poggi (Paris) présente l'exposition « Ground Control » de Larissa Fassler, du 23 janvier au 27 février 2021.

Commissaire :

Marc Bembekoff

TISSUS URBAINS
Larissa Fassler

In works markedly influenced by sociology and architecture, Larissa Fassler (b. 1975, lives and works in Berlin) calls on an artistic vocabulary that exposes, simultaneously, the architectural organisation and the social and political sedimentation of public urban spaces. She brings to this analysis an organic, subjective dimension orchestrated as large drawings, maquettes and sculptures. In this way metro stations (Gare du Nord in Paris, Alexanderplatz in Berlin), squares and agoras (Place de la Concorde in Paris, Taksim Square in Istanbul, Kottbusser Tor and Moritzplatz in Berlin, Columbus Circle in New York) are subjected to a personal reinterpretation focused on the issues of otherness and social interaction, together with our relationship with public space.

In Noisy-le-Sec, during a residency involving numerous workshops with local people, Larissa Fassler concentrated on the area immediately around La Galerie, in particular the Esplanade Simone-Veil. One outcome was a large-scale maquette of the tower blocks surrounding the art centre: architecturally speaking, their facades replicate the detail of the 1970s originals, but the reverse sides are given over to hybrid patterns inspired by the clothing (brands, textile motifs, etc.) worn by the users of a colourful, socially mixed neighbourhood. Visitors are invited to stroll through the installation as if it were a theatre stage reflecting the surrounding urban fabric. Taking up one of the walls in the exhibition, an outsize map of Noisy-le-Sec gives visitors the opportunity to project their visions and impressions of the municipality and thus bring change to the standardised representation resorted to by town planning.

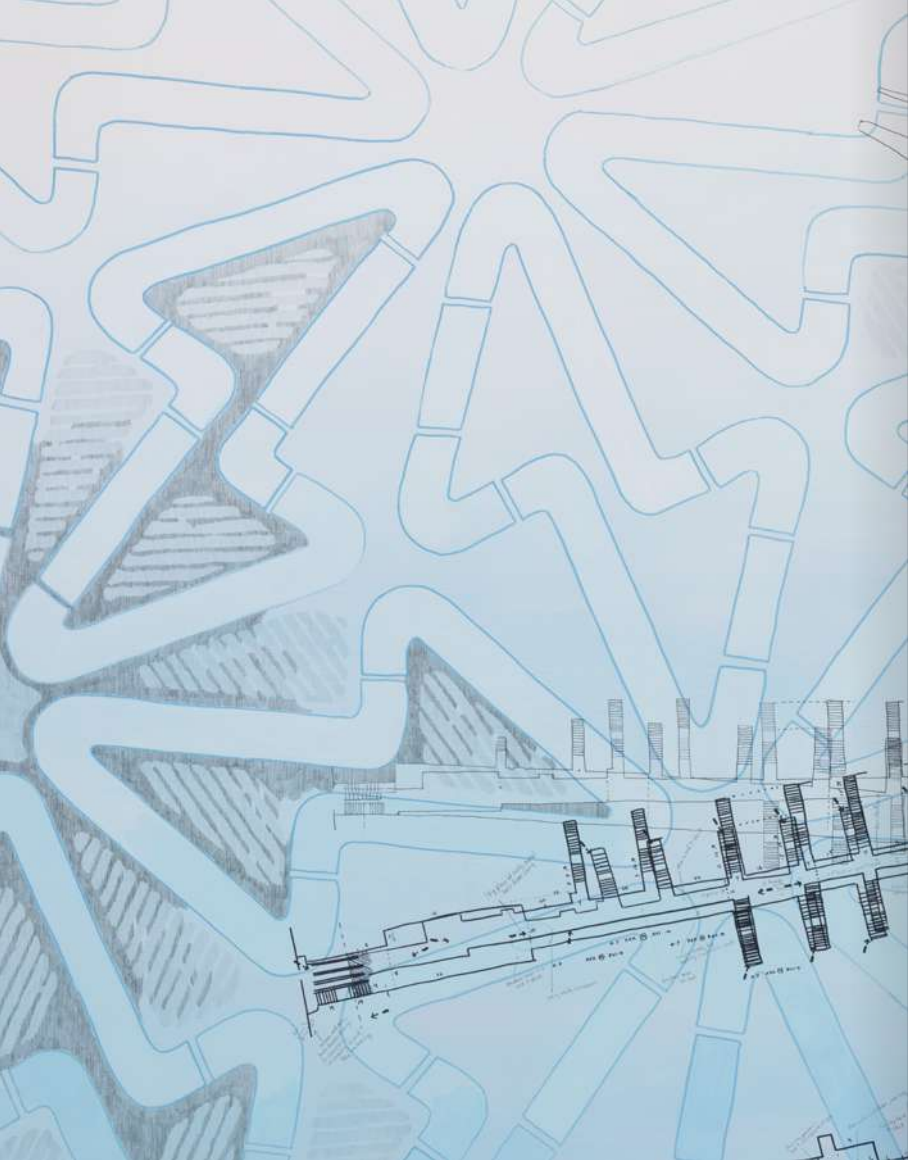
This exhibition enjoys the support of the Canadian Council for the Arts and the Canadian Cultural Centre in Paris.

In parallel, Larissa Fassler's exhibition "Ground Control" is presented at Galerie Poggi (Paris), from 23 January to 27 February 2021.

Curator:
Marc Bembekoff



Alexanderplatz, 2006
Carton gris, scotch, stylo et briques
740 × 460 × 50 cm environ
Courtesy de l'artiste et Galerie Poggi, Paris
Alexanderplatz, 2006
Grey cardboard, tape, pencil and bricks
Approx. 740×460×50 cm
Courtesy of the artist and Galerie Poggi, Paris



Gare du Nord V, 2014–2015
Crayon, feutre et peinture acrylique sur toile
170 × 190 cm
Courtesy de l'artiste et Galerie Poggi, Paris

Gare du Nord V, 2014–2015
Pen, pencil and acrylic paint on canvas
170 × 190 cm
Courtesy of the artist and Galerie Poggi, Paris

Marc Bembekoff: *Alexanderplatz* (2006) est une maquette qui reprend la structure de l'un des principaux nœuds de communication de Berlin. Cette œuvre est-elle pour toi une sorte d'analyse systémique de la façon dont s'organisent les déplacements en ville ?

Larissa Fassler: C'est une façon pour moi de rendre visibles les espaces dans lesquels nous nous déplaçons au quotidien puisque bien souvent nous traversons le monde à la hâte sans vraiment prêter attention à notre environnement. La « vraie » Alexanderplatz à Berlin est un immense réseau souterrain piéton dont on ne voit pratiquement pas la trace à la surface de la ville. La seule expérience que les gens ont de ce réseau de tunnels est celle de l'intérieur. Ici, à La Galerie, le public peut désormais appréhender sa forme dans son intégralité. Après avoir découvert ces nœuds complexes de tunnels et de couloirs, je me suis demandé dans quelle mesure une ville est conçue avec intention et construite uniquement en fonction des besoins et des problèmes à résoudre.

MB Pourquoi as-tu choisi Alexanderplatz et non un autre nœud de communication berlinois ?

LF Alexanderplatz est le réseau de tunnels le plus grand et le plus complexe de Berlin. Je me suis donné le défi de parcourir seule tout son espace intérieur et d'essayer d'en construire un modèle de l'intérieur vers l'extérieur. Pour le réaliser, il m'a fallu au final plus d'un an et demi d'allers-retours entre le site et mon atelier.

MB Ces allers-retours entre ton atelier et le site posent la question de la mémoire à multiples facettes de ton expérience. Tu utilises souvent un carnet pour noter ton ressenti et les impressions de ce que tu peux capter ici et là. Avec le projet *Gare du Nord* (2014-2015), tu as ajouté à ta démarche une couche supplémentaire avec un enregistrement sonore. Comment cela a-t-il nourri ton analyse ?

LF Cette pièce sonore s'est développée à partir de conférences d'artiste que j'ai données. Par le passé, lorsque je parlais de mon travail devant un public, il était souvent impossible pour l'audience de lire les textes inscrits sur mes peintures, car les caractères étaient trop petits. J'ai donc commencé à lire mes notes à voix haute. Ces lectures ont immédiatement généré un effet cinématographique ; le site et ses histoires prenaient vie. En général, je donne mes conférences en anglais ; mais ce que j'ai particulièrement aimé en développant cette pièce sonore pour Noisy-le-Sec et en la traduisant en français, c'est qu'elle donne accès à une œuvre qui pourrait être difficile à aborder autrement.

MB Dirais-tu que, dans l'exposition, la pièce sonore tend à recréer l'atmosphère du site de la Gare du Nord ?

LF Absolument. Je crois que parmi toutes les techniques de cette exposition – dessin, peinture, sculpture et son – le son a le plus grand pouvoir évocateur pour restituer ce que l'on ressent dans un lieu. J'aime que ce paysage sonore se répande dans les autres salles et qu'il se fasse entendre dans toute l'exposition. Les villes sont des lieux bruyants et chaotiques et j'aime que cette énergie soit ramenée dans des espaces d'exposition habituellement calmes.

MB Après tes différentes expériences dans différentes villes, as-tu désormais mis en place une démarche ou un protocole spécifique que tu appliques quand tu réalises le plan du site ?

LF À partir du moment où j'ai choisi un site, je m'engage à le visiter tous les jours pendant plusieurs semaines, voire plusieurs mois. Je me rends sur le site chaque jour à des heures différentes et j'y passe entre une et six heures à la fois. Je dessine sur des feuilles A4 fixées à un bloc-notes le plan des espaces publics que je rencontre. Je parcours le périmètre des murs et je compte mes pas pour créer de petits plans, mesurés mais fragmentés, de chaque espace auquel j'ai accès : le moindre recoin de chaque niveau, de chaque tunnel, passage, cage d'escalier, escalator, ascenseur, les entrées, les sorties. Pendant cette phase de cartographie sur site, je note aussi mes observations dans un petit carnet supplémentaire. Je note qui utilise le site en fonction de la race, du sexe, de l'âge et de la langue observés ; ce que les gens faisaient – s'embrasser, claquer des doigts, porter des sacs, faire la manche ; ce que les gens portaient – saris, imprimés wax d'Afrique de l'Ouest, tchadors, caftans, tenues bling-bling, sarouels, sweats à capuche, costumes. Je note les sons, les couleurs et les odeurs – l'urine, l'encens, le parfum, quelqu'un qui soude du métal, la sueur, les épis de maïs qu'on grille. J'aborde le site avec un esprit ouvert et je le laisse me parler de lui.

MB Pourrais-tu travailler sur un site où tu te sentirais – dans une certaine mesure – en danger ? Je pose la question parce que les lieux qui t'intéressent représentent une certaine dualité, des sentiments contradictoires. Tu mentionnes dans le même temps des actions comme « s'embrasser » et « faire la manche » ou le contraste entre les *bonnes* et les *mauvaises* odeurs.

LF Je choisis spécifiquement des sites qui présentent une certaine tension, qui sont controversés ou considérés comme *posant problème*. Je trouve qu'ils font partie des lieux les plus intéressants des villes, où l'on peut le plus apprendre sur une communauté ou une société. Je me sens souvent mal à l'aise dans les lieux que je choisis de travailler, par exemple lorsque je déambule dans des grands ensembles de logements sociaux, ou que je traverse seule à cinq heures du matin de grandes places, des souterrains ou des gares, qui ne sont pas le genre d'endroit où une jeune femme traîne seule pendant des heures. J'ai souvent besoin de prendre mon courage à deux mains avant d'y aller, car je me sens trop repérable et vulnérable. J'ai développé des stratégies pour passer le plus inaperçue possible. Je reste en mouvement, je fais des allées et venues et j'évite de rester à l'arrêt longtemps. Aussi, j'ai tendance à porter des écouteurs sans son pour dissuader les gens de m'approcher ; je fais semblant d'attendre quelqu'un, je regarde souvent ma montre ou je prends des notes. Même si, pour la plupart, ces sites ne sont pas particulièrement dangereux. Mais, comme je disais, pour une femme relativement petite comme moi, occuper ces espaces seule et pendant de longues heures est à la fois un défi et un *empowerment*¹.

MB Penses-tu que ces sites empêchent une certaine forme d'*empowerment* des femmes ? D'une manière générale, les espaces publics extérieurs te semblent-ils être dominés par les hommes ?

LF Lorsque j'ai étudié le genre dans l'espace urbain, j'ai été très frappée par un article écrit par Pascale Lapalud et Chris Blache, « Gender and Urban Furniture: A Bench Is a Bench Is a Bench ? »² dans le magazine *The Funambulist*.

Lapalud et Blache écrivent : « Les urbanistes et les élu·e·s municipaux·ales disent souvent qu'un banc est un banc

1 L'*empowerment* est l'idée pour une minorité ou une communauté d'acquiescer de façon autonome davantage de pouvoir (social, politique, économique, etc.). Ici, telle qu'utilisée par l'artiste, le mot a une teneur féministe.

2 Traduisible par : « Genre et mobilier urbain : un banc c'est un banc rien qu'un banc ? ». Pascale Lapalud et Chris Blache sont chercheuses et cofondatrices de la plateforme de recherche et d'action Genre et Ville.

et n'a pas de sexe. S'il est difficile de contester cette affirmation, [...] le genre est encore largement exclu de la conversation autour de la façon dont nos villes sont planifiées et aménagées. »

Elles poursuivent : « Bien que l'espace et le mobilier urbains aient été conçus pour tout le monde, ils sont le plus souvent utilisés par les hommes, ce qui soulève de nombreuses questions concernant la légitimité et le droit d'occuper l'espace public. En général, les collectivités ont tendance à répondre aux problèmes de la ville par des solutions technocratiques, plutôt que de se pencher sur les besoins et les véritables intérêts des usagers de l'espace et du mobilier urbains dans le but de comprendre comment ceux·celles qui ne se sentent pas nécessairement légitimes dans l'espace public – les femmes entre autres – pourraient être plus disposé·e·s à investir les rues, le mobilier, les escaliers, les façades, les parcs ou les places de la ville si les conditions étaient créées pour un usage inclusif et mixte. »

MB Dirais-tu qu'il y a une différence entre les cartographies de sites que tu as réalisées en Amérique du Nord et celles en Europe ?

LF Sur les sites où j'ai travaillé en Amérique du Nord, en particulier sur les centres-villes de Manchester dans le New Hampshire et de Calgary au Canada, j'ai constaté l'absence d'un espace public vraiment fonctionnel. Ce sont deux villes axées sur la voiture. Les gens s'y rendent en voiture pour travailler et l'utilisent ensuite pour toutes leurs activités, que ce soit aller au café, à l'épicerie, à la poste, à la banque, etc. Les transports en commun sont extrêmement limités, voire inexistantes. Les trottoirs sont souvent mal entretenus et abîmés voire défoncés, tandis que les chaussées sont très larges, avec quatre voies ou plus de circulation rapide. Dans les deux villes, les sans-abri – souvent atteint·e·s de troubles mentaux ou de dépendance – occupent les parcs et sont les seul·e·s à être encore dehors après 19 heures et pendant le week-end. Comme il n'y a pratiquement personne qui se déplace à pied, l'espace public paraît vide, solitaire et par moments, dangereux. J'ai le sentiment que ce manque d'espace public fonctionnel et bien exploité a un impact direct sur la façon dont les gens se sentent liés à leur communauté et sur leur sentiment d'appartenance à la société civile.

MB Avec ta résidence et ce projet à Noisy-le-Sec, si je ne m'abuse, c'est la première fois que tu travailles sur un site qui n'est pas ancré dans une grande ville comme Berlin, Paris, Istanbul ou New York. Cependant, considères-tu qu'il y ait un point commun entre ces villes et la façon dont leurs grandes places sont conçues ?

LF Ce que j'ai compris, après avoir travaillé sur tant de lieux différents, c'est l'importance de l'espace public, qu'il s'agisse de places, squares, parcs, trottoirs, voire de transports en commun. L'espace public est un lieu où l'on est ensemble avec les autres, parfois avec des gens qui ne nous ressemblent pas du tout. À mon avis, ces espaces sont essentiels pour que la société et les communautés puissent développer de la tolérance et de l'empathie. Ils nous lient aux autres, même si c'est de façon distendue, et nous obligent à faire face à l'altérité et à l'accepter.

MB La présence ou l'absence de monuments, ou de statues à grande échelle, génère-t-elle une différence dans les habitudes des usagers sur un site, ce qui créerait une sorte de hiérarchie entre les différentes populations qui les fréquentent ?



Place des Découvertes, Noisy-le-sec, 2020



LF Je ne crois pas que les monuments ou les statues à grande échelle affectent les pratiques des usagers. Je dirais plutôt que les monuments peuvent, dans le meilleur des cas, développer une narration, rappeler aux gens leur histoire sociale, façonner une identité urbaine et garder les événements passés présents dans la mémoire commune.

MB Ce qui est intéressant avec le cœur de ville noiséen, c'est cette sorte de confrontation architecturale entre le bâtiment de la fin du XIX^e siècle qui abrite La Galerie, et qui fait lui-même acte de monument en soi, et les tours de logements sociaux qui l'environnent immédiatement. Penses-tu que ces deux types d'architecture s'affrontent ou au contraire qu'ils se nourrissent réciproquement ?

LF Cela ressemble à une confrontation. Intellectuellement, je l'ai trouvée intéressante et stimulante, comme le fait d'apprendre l'histoire de Noisy-le-Sec et de voir des époques différentes inscrites dans l'environnement construit. Cependant, le fait de vivre dans et au milieu de ces réalités architecturales était perturbant. Il n'y a pas grand-chose à échelle humaine au pied de ces tours. Ce n'était ni confortable ni agréable de s'asseoir sur un banc balayé par le vent au pied d'une tour de vingt étages sans grand intérêt esthétique. Je considère comme un énorme défi de réintroduire une échelle humaine dans ces environnements.

MB Pendant ton séjour à Noisy-le-Sec, as-tu senti les habitant·e·s conscient·e·s du contexte architectural dans lequel ils·elles évoluent ? Penses-tu que celui-ci ait des effets sur leur comportement ?

LF Je crois que le contexte architectural affecte sans contester la façon dont les gens utilisent et habitent l'espace, et la façon dont ils se sentent valorisés. Prenons, par exemple, la Place des Découvertes. Je dois dire que c'est l'une des places de marché les plus tristes et les plus négligées que j'ai vues, avec son béton cassé, défraîchi et sale, ses flaques malodorantes et l'absence d'arbres, de bancs ou de fontaines. Il n'y a rien pour adoucir l'austérité des lieux ni pour encourager les gens à s'y rassembler. Pour moi, cela ne fait pas de doute que cette désaffection a un impact sur comment les gens peuvent se sentir respectés et valorisés par la société.

Au contraire, les changements mis en place autour de La Galerie sont très prometteurs, avec des sièges et une végétation basse, un meilleur éclairage bien plus attrayant. C'est en train de devenir un lieu où les gens ont envie de passer du temps : les mères amènent leurs enfants pour jouer, les personnes âgées utilisent les bancs. C'est un lieu qui a du potentiel pour devenir le véritable cœur de la ville.

MB La nouvelle grande installation avec les tours Paul Vaillant Couturier évoque d'une certaine façon un décor de théâtre. Je pense à ces vers de Shakespeare qui disent : « Le monde entier est un théâtre / Et les hommes et les femmes ne sont que des acteurs·rice·s / Ils·elles ont leurs entrées et leurs sorties³ », et je me suis demandé si, au sein de cette installation si particulière, tu considérais les visiteur·se·s comme des *acteur·rice·s*, des *comédien·ne·s*. Étant donné que l'échelle est différente de celle du site réel, j'imagine que tu étais consciente de la façon dont leurs corps interagiraient.

LF Souvent, les objets que je crée existent quelque part entre la *maquette* et la *sculpture* et je dois admettre que cette nouvelle œuvre basée sur les tours Paul Vaillant Couturier

est encore différente, et agit cette fois-ci comme une sorte de décor ou de maquette grandeur nature. Plutôt que de se tenir debout et de surplomber l'œuvre comme dans le cas d'*Alexanderplatz* (2006) ou *Les Halles (tricolores)* (2011), le·a spectateur·rice qui rencontre l'œuvre *Paul Vaillant Couturier* (2020) doit se déplacer au-dedans, à travers et autour d'elle. Cette œuvre offre une expérience spatiale et corporelle qui permet de découvrir sans cesse de nouveaux éléments et de nouvelles perspectives. J'aime beaucoup l'idée que notre environnement urbain soit une sorte de scène sur laquelle nous nous produisons.

MB Y a-t-il des motifs de vêtements parmi ceux que tu as cités qui t'intéressent particulièrement ?

LF Ce qui m'a le plus intéressée dans les motifs textiles que j'ai vus à Noisy-le-Sec, c'est leur abondance, leur exubérance, leur variété et aussi l'impression du plaisir que les gens ont à les porter. J'habite à Berlin, où la couleur prédominante dans les tenues est le noir. Berlin se targue aussi de contenir un vaste mélange de cultures, mais ce n'est rien comparé à ce que j'ai pu voir à Noisy-le-Sec. J'ai adoré voir des imprimés wax, maghrébins, indiens, tamouls, berbères et hawaïens aux côtés des logos d'Adidas, Puma, Disney, Calvin Klein et Louis Vuitton.

MB Comment analyserais-tu l'interaction entre l'architecture et les vêtements ?

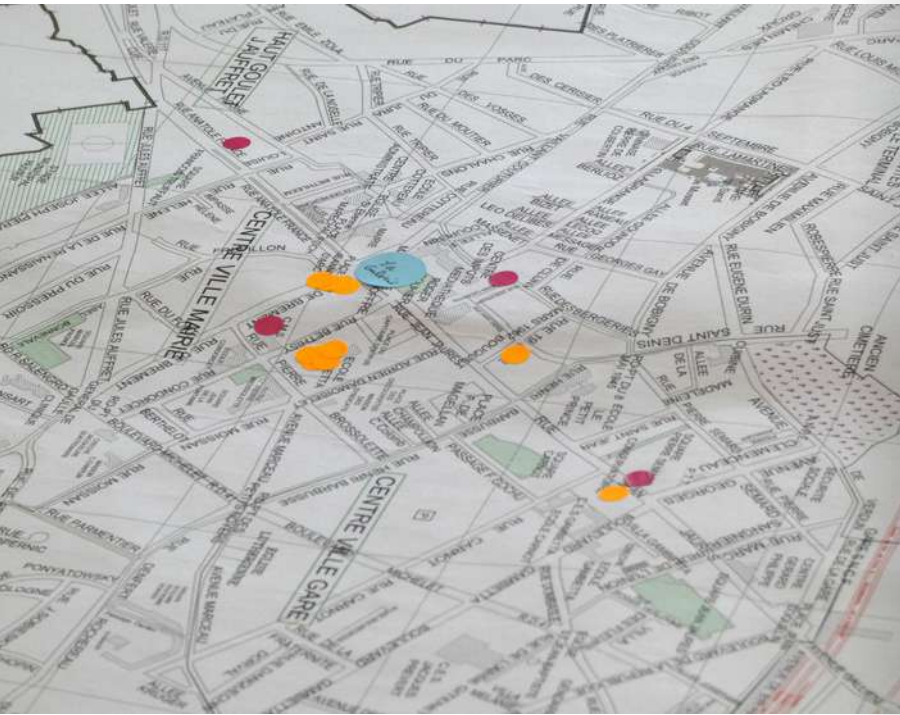
LF Pour moi, ajouter des motifs gravés au laser à l'arrière des objets architecturaux de l'œuvre était un moyen de *peupler* ma ville. Je voulais apporter à ce qui me semblait être un environnement plutôt sombre et aseptisé les couleurs et l'exubérance que je voyais et ressentais dans les rues et sur le marché. C'était également une façon de réfléchir en termes d'extérieur et d'intérieur, de public et de domestique, de prédéterminé et de rigide, par opposition à la fluidité et l'expression de soi.

MB Avec le grand plan interactif de Noisy-le-Sec sur lequel les visiteurs et visiteuses sont invité·e·s à écrire leurs impressions, il y a l'idée de rendre la ville (ou sa représentation) aux habitant·e·s. As-tu des attentes spécifiques de cette démarche ?

LF Je suis consciente de ma position d'étrangère et encore plus des enjeux que représente le fait de parler d'un lieu d'où je ne suis pas originaire. Je vois ce plan comme un espace de parole où les Noiséen·ne·s peuvent parler de leur propre ville et de la façon dont ils·elles la vivent.

On est tou·t·es témoins de ces moments ordinaires, absurdes, drôles, solitaires, incertains, voire extraordinaires qu'implique le fait de vivre ensemble. J'espère ainsi proposer un lieu où ces histoires pourraient être racontées et entendues.





Atelier avec les habitant·e·s à la Maison des Solidarités,
septembre 2020
Workshop with inhabitants at Maison des Solidarités,
September 2020

Marc Bembekoff: *Alexanderplatz* (2006) is a model of the structure of one of Berlin's major urban railway junctions. Do you see this work as a systemic analysis of how travel in the city is organised?

Larissa Fassler: I see this work as a way to make visible the spaces through which we move each day, as we often move hurriedly through the world without ever really seeing our environments. In real life, Berlin's Alexanderplatz is a massive pedestrian underground system that leaves virtually no mark on the city's surface. People's only experience of this tunnel network is from the inside. Here in La Galerie, the viewer is now able to take in its entire form. After seeing these complicated knots of tunnels and corridors, it led me to question how much of a city is designed with intent and how much is built-up based out of sheer necessity and problem-solving.

MB Why did you choose Alexanderplatz and not another urban Berliner railway hub?

LF Alexanderplatz is Berlin's largest and most complicated subterranean tunnel network. I saw it as a challenge to walk all of its internal space myself and to attempt to build a model of it from the inside out. In the end, it took me over a year and a half to complete, moving back and forth between the site and my studio.

MB This back and forth between your studio and the site itself raises the question of the multi-layered memory of your experience. You often use a notebook to write down your feelings, glimpses of what you can intercept here and there. With the *Gare du Nord* (2014-2015) project, you added an extra layer to your process with sound recording. How did it nourish your way of analysing?

LF This sound piece developed out of artist's talks I have been giving. In the past, when I was speaking about my work in front of an audience, the audience was often unable to read the fine text in my paintings, because it was too small. I therefore started reading my notes aloud. These readings immediately felt cinematic; the site and its stories came alive. I usually give these readings in English. But what I especially enjoyed in developing this sound piece for Noisy-le-Sec and translating it into French, is that it provides access to a work which otherwise might be challenging.

MB Would you say that in the exhibition the sound piece tends to recreate the atmosphere of the Gare du Nord site?

LF Absolutely. I believe that of all the media in this show—drawing, painting, sculpture and sound—sound is the most evocative when you're capturing how it feels to be in a place. I enjoy that this soundscape bleeds into the other rooms and works in the exhibition. Cities are loud, chaotic places and

I like this energy being brought back into what are normally quiet exhibition spaces.

MB With your different experiences in different cities, is there now a specific process or protocol that you apply when you do your site-mapping?

LF Once I have selected a site, I make a commitment to visit it every day over a period of weeks or even months. I go to the site every day, at different times, spending from one to six hours there at a time. On A4 paper attached to a clipboard I draw maps of the *public* spaces I encounter. I walk the perimeter of walls and count my footsteps to create small measured but fragmented floorplans of every space I can access: every corner of every level, of every tunnel, passageway, stairwell, escalator, elevator, entrance, and exit. During these periods of on-site mapping, I also make notes based on observations in a small additional notebook. I record who is using the site based on observable race, gender, age and language; what people were doing—kissing, snapping fingers, carrying bags, begging for money; what people wear—saris, West-African Dutch wax prints, chadors, caftans, bling, drop-crotch pants, hoodies, suits. I note sounds, colours and smells—urine, incense, perfume, someone welding metal, sweat, roasted sweetcorn. I approach the site with an open mind and allow the site itself to tell me what it is about.

MB Could you work on a site where you felt yourself—to some extent—to be in danger? I mean the locations you are interested in stand for a certain duality, for mixed feelings. You mention "kissing" intertwining with "begging for money" or the contrast between *good* and *bad* smells.

LF I specifically choose sites that have a certain tension, which are contested or considered as *having issues*. I find that these are some of the more interesting places in cities, where one can learn the most about a community or a society. I often feel uncomfortable in the places where I choose to work, exploring big social housing projects, walking alone on large plazas, in underground tunnels or in train stations at five in the morning. These are not the usual sites where young women loiter alone for hours. I often need to build up courage before I go, as I do feel visible and vulnerable. I have developed strategies for going mostly unseen. I keep moving, walking up and down and not standing still. I often wear headphones with no sound playing to deter people from approaching me. I pretend to be waiting for someone, often looking at my watch or busying myself writing notes. These sites are for the most part not particularly dangerous. But as I said, being a relatively small woman, to occupy these spaces alone and for long periods of time is challenging as well as empowering.

MB Do you think those sites prevent some kind of female empowerment?

Generally speaking, does it look like outdoor public spaces are male dominated?

LF When I was investigating gender in city space, I was really struck by an article written by Pascale Lapalud and Chris Blache,¹ “Gender and Urban Furniture: A Bench Is a Bench Is a Bench?” in *The Funambulist* magazine.

Lapalud and Blache write: “Urban planners and city administrators will often say, ‘A bench is a bench and has no sex!’ Although one can hardly argue with this statement... gender is still largely excluded from the conversation surrounding the way our cities are planned and furnished.”

They continue: “Although urban space and furniture may be designed for everyone, most of it is used by men and this raises many questions regarding the legitimacy and right to occupy public space. More often than not, administrations tend to respond to the city’s issues with technocratic solutions, rather than looking to the real needs and interests of people using public space and furniture, trying to understand how those who do not necessarily feel their presence to be legitimate in the public space, such as women and other individuals, might be more willing to invest the streets, furniture, steps, frontages, parks, or squares of the city if conditions were created for an inclusive and mixed usage.”

MB Would you say there’s a difference between the site mapping you did in North America and the ones in Europe?

LF On the sites where I worked in North America, especially in the downtown core of Manchester in New Hampshire and Calgary in Canada, I felt the absence of well-functioning public space. Both are car-focused cities. People drive into the city to work and then use their car for all other activities whether driving to a cafe, the grocery store, the post office, bank etc. Public transit was extremely limited or non-existent. Sidewalks were often poorly maintained, bumpy and broken and streets were very wide, with four lanes or more of fast-moving traffic. In both cities, homeless populations—often suffering from mental illness or addiction—occupy the parks and are the only ones still out in after 7pm and on weekends. With hardly anyone out on foot, public space felt empty, lonely and sometimes unsafe. I feel that this lack of well-functioning, well-used public space directly impacts how people are connected to a larger community and their sense of belonging to civil society.

MB During your residency and project in Noisy-le-Sec, if I am right, for the first time you worked on a site that is not anchored in a major city such as Berlin, Paris, Istanbul or New York. Nevertheless, would you consider that there’s a common ground to those cities and the way their plazas are conceived?

¹ Directors of the Gender and Cities research project.

LF What I have come to understand, after working in so many different places, is how public space matters, be it plazas, squares, parks, sidewalks, even public transport. Public space is a place where we are together with other people, sometimes with people who are very unlike ourselves. I believe that these spaces are crucial in order for societies and communities to build tolerance and empathy. They tie us to one another, however loosely, and force us to deal with and accept otherness.

MB Does the presence or the absence of monuments, or big statues, make a difference to users’ habits on the sites—creating some kind of a hierarchy of different populations going through it?

LF I don’t believe that monuments or big statues affect users’ habits. What I would say is that monuments can, in the best cases, develop narrative, remind people of their social history, shape an urban identity and keep past events alive in the common memory.

MB What’s interesting about the centre of Noisy-le-Sec is a kind of architectural confrontation between the late nineteenth-century building that houses La Galerie, and which is a monument in itself, and the high-rise social housing immediately surrounding it. Do you think that these two types of architecture confront each other or, on the contrary, feed into each other?

LF It feels like a confrontation. Intellectually, I found it exciting and interesting to learn about Noisy-le-Sec’s history and to be able to see those moments reflected in the built environment. However, it felt jarring to live in and amongst these architectural realities. At the base of these towers, the human scale was very often missing. It did not feel comfortable or enjoyable to sit on a wind-swept bench at the base of a 20-floor tower with nothing much of interest for the eye. I see it as a huge challenge to reintroduce a human scale into these environments.

MB While in Noisy-le-Sec, did you feel that the users are aware of the architectural context they move in? Do you think there are consequences for their behaviour?

LF I believe the architectural context absolutely affects the way people use and inhabit space and the way they feel valued. Take for example the Place des Découvertes. I must say that this is one of the most sad and neglected market squares I have ever seen, with its broken, faded and filthy concrete, its puddles of rank standing water, and the absence of trees or benches or fountains. There is nothing to soften this hard place or to encourage people to gather. I believe this dereliction absolutely impacts on how people might feel respected and valued by the society.

One the contrary, the changes being implemented around La Galerie seem very promising, with seating and low, greenery, better and more

attractive lighting. It’s becoming a place people want to spend time in: mothers are bringing their children to play, older people are using the benches. It has the potential to become a true heart of the city.

MB The new big installation with the Paul Vaillant Couturier towers can suggest a stage set. Referring to this famous Shakespearean quote saying that “All the world’s a stage/ And all the men and women merely players/ They have their exits and their entrances²”, I was wondering if you consider the visitors as *players* or *actors* in this very specific installation. As the scale is different from the real site, I guess you were conscious of how their bodies would interact.

LF The objects I create often exist somewhere between *model* and *sculpture* and I agree that this new piece based on the Paul Vaillant Couturier towers is again different, acting this time as a kind of stage set or life-size model. Rather than standing and towering over pieces like my *Alexanderplatz* (2006) or *Les Halles (tricolores)* (2011), when the viewer encounters the *Paul Vaillant Couturier* (2020) piece he has to move into, through and around it. This work offers a spatial and bodily experience in which new elements and vistas are constantly discovered. I very much like the idea of our urban environment being a kind of stage set in which we perform.

MB What were the clothes patterns that interested you the most?

LF What I enjoyed most about the textile patterns I saw in Noisy-le-Sec was their sheer abundance, the exuberance, the variety, and how people seemed enjoy wearing them. I live in a place, Berlin, where the dominant worn colour is black. Berlin also prides itself on having a large multicultural mix, but it is nothing compared to what I experienced in Noisy-le-Sec. I loved seeing West African, Muslim, Indian, Tamil, Berber and Hawaii prints alongside the logos of Adidas, Puma, Disney, Calvin Klein and Louis Vuitton.

MB How would you analyse the interaction between the architecture and the clothes?

LF For me, the addition of the laser engraved patterns onto the backs of the built architectural objects was a way to *populate* my city. I wanted to add back into what I found to be a rather bleak and sterile environment the colours and exuberance I was seeing and feeling in the streets and in the market. It was also a way for me to think about outside and inside; public and domestic; predetermined and rigid versus fluid and self-expressive.

MB With the big interactive map of Noisy-le-Sec onto which visitors are invited to write their impressions, there’s the notion of giving back the

city (or its representation) to the users. Do you have specific expectations for such a process?

LF I am conscious of my position as an outsider and am aware of the problematics in speaking about a place from which I do not come. I see this map as making room for Noisians to speak about their own city and how they experience it.

We all witness those mundane, absurd, humorous, lonely, dubious and even spectacular moments involved in living together. My hope is to offer a place where those stories could be told and heard.

Maire de Noisy-le-Sec :
Olivier Sarrabeyrouse

Élue au développement et à la promotion de la culture,
à l'éducation populaire et à la transmission de la mémoire :
Wiam Berhouma

Cabinet du Maire :
Jean-Paul Garnier, Thibaut Pietrera, Estelle Richel

Direction générale des services :
Brice Dayot
Direction générale adjointe Ville Éducative :
Rozenn Merrien
Direction des Affaires culturelles :
Gaëlle Brynhole

La Galerie
Accueil administratif : Véronique Artige
Direction : Marc Bembekoff
Stagiaire : Valentine Brémaud
Administration : Corinne Coussinet
Communication & éditions : Marie Dernoncourt
Artistes intervenantes : Céline Drouin Laroche,
Anna Ternon
Régie : Natnada Marchal, Xavier Michel, Rémi Riault
Publics & programmation culturelle : Florence Marqueyrol
Expositions & résidences : Nathanaëlle Puaud
Jeune public & médiation : Clio Raterron

Remerciements :

Larissa Fassler
Catherine Bédard, Lisa Eymet,
Marion Rayet (Centre culturel canadien)
Chris Blache, Pascale Lapalud, Rina Sherman, Monique Berger
Jérôme Poggi, Camille Bréchnignac,
Claire Hemming (Galerie Poggi, Paris)

Médiathèque Roger-Gouhier
(Katia Lerille, Cyril Pirali)

Larissa Fassler remercie Martin Bauer (graveur laser),
Carlo Crovato (menuisier),
Patrick Petzold (concepteur sonore) et Anna Ternon (voix).

Textes : Marc Bembekoff et Larissa Fassler
Traduction : Marta de Tena
Relecture : Clémence Fleury
Coordination éditoriale : Marie Dernoncourt
Conception graphique : Atelier Pierre Pierre
Imprimeur : RAS

LA GALERIE,
CENTRE D'ART
CONTEMPORAIN
DE NOISY-LE-SEC
www.lagalerie-cac-noisylesec.fr
lagalerie@noisylesec.fr

1 rue Jean Jaurès,
F – 93130 Noisy-le-Sec
+33 (0)1 49 42 67 17

Mercredi – vendredi : 14h – 18h
Samedi : 14h – 19h
Fermeture les jours fériés

Entrée libre

Facebook : La Galerie CAC Noisy-le-Sec
Instagram : la.galerie.cac.noisylesec
Twitter : @LaGalerie_CAC
#tissusurbains

Images : Larissa Fassler

Conception graphique : Atelier Pierre Pierre

Impression : RAS



seine-saint-denis
LE DÉPARTEMENT



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



Centre
Culturel
Canadien
Paris

GALERIE POGGI

d.c.a TRAM



BLA!



LA GALERIE,
CENTRE D'ART
CONTEMPORAIN
DE
NOISY-LE-SEC

1 rue Jean Jaurès
F-93130 Noisy-le-Sec
+33 (0)1 49 42 67 17
www.lagalerie-cac-noisylesec.fr
lagalerie@noisylesec.fr

